

dire, toute correspondance entre la comtesse et moi avait cessé, et les nouvelles de Paris ne m'arrivaient que par les journaux. Une idée fixe m'obsédait : revoir les lieux où j'étais né, ceux où j'avais vécu, les lieux où j'avais souffert, ceux surtout où j'avais triomphé de l'injustice et du sort. Les plaines de la Beauce, Paris et Limoges m'apparaissaient dans une auréole d'or ; ils étaient pour moi la terre promise.

Je suis intelligent, on le sait ; aussi n'ai-je jamais connu la discussion systématique, encore moins l'absolutisme qui est la manie des sots. J'ai entendu souvent parler du "remords," on m'a raconté, j'ai lu à ce sujet des histoires terrifiantes ; je veux bien y croire, mais je ne puis avouer que je n'ai jamais connu de semblables tortures. Que de fois, pourtant, ai-je songé au comte ! Mais ces souvenirs, loin de m'effrayer, amenaient sur mes lèvres un sourire orgueilleux, et c'était même avec une certaine jouissance intime que j'évoquais ce passé dans sa lugubre horreur. D'après la description qu'on m'en avait faite, ce n'est certainement pas là ce qu'on appelle le remords.

Je vais vous avouer une chose étrange. Je suis un esprit fort, je foule aux pieds superstitions, préjugés, conventions, scrupules de toute sorte et, cependant, j'y crois fermement. Peut-être cette croyance est-elle moins le résultat de l'expérience que celui de la vieillesse, il semblerait heureux pour moi de trouver là une excuse. On a divisé, un peu arbitrairement à mon sens, les actes et les sentiments humains en deux catégories : les bons et les mauvais. Je crois qu'il y a des hommes qui naissent voués aux "bons," d'autres qui naissent voués aux "mauvais." Moi, je suis, évidemment, de ces derniers. J'ai voulu changer de voie, j'ai cherché à combattre ma destinée et c'est cela qui m'a perdu. Vous en jugerez.

Celui qui me rappelait en France, c'était le patriotisme, ce noble sentiment de l'amour du pays qui fait tant de héros ; mon retour fut en conséquence mon premier pas vers le malheur. J'avais donné prise à un bon sentiment, fatalement les autres devaient suivre, j'allais être broyé par leur engrenage maudit. En effet, je n'étais pas à Paris depuis deux jours que la pitié, la reconnaissance me faisaient mettre à la recherche de la comtesse et de sa fille. Dès que j'eus appris que les deux pauvres femmes vivaient à Limoges, dans un petit pavillon attenant à leur château, je m'empressai d'aller les rejoindre et de leur porter des consolations.

Quelle émotion, mon Dieu, quelle voluptueuse émotion, ai-je éprouvée à la vue du théâtre de mon crime ! Avec quelle sincérité d'affection me suis-je jeté dans les bras de la comtesse me tendait comme à un vieil ami désespérément attendu, inopinément retrouvé ! Comme je la trouvai jolie, la belle Suzanne, que j'avais quittée si petite et que je revoyais grande jeune fille de vingt-deux ans ! Et le parc comme il me parut verdoyant et frais, comme le vieux château me parut grandiose !—A l'aspect de ces lieux aimés je sentis mon cœur se fondre en un immense attendrissement.

La comtesse me narra ses chagrins, ses désespoirs, sa misère... et des larmes me montèrent aux yeux. Elle attendait encore, elle attendait toujours un acquéreur pour le château ; mais on le trouvait trop vieux, trop loin de toute distraction, surtout trop grand et trop sombre ; de plus il avait un fatal renom ; bref, personne n'en voulait. Sur-le-champ, une résolution fut prise ; après la pitié, ce fut la charité qui me domina. J'achetai le château, séance tenante, en suppliant la comtesse et sa

fille d'y vouloir bien demeurer avec Jacques et moi. A force de prières, je parvins à les décider. Qu'il est donc triste de vieillir et de perdre ainsi la juste appréciation des choses !

Mon fils Jacques vint un jour en rougissant m'avouer son amour pour la blonde fille des Maleplaine.—Je ne m'étonnai pas de cet accident, il était fatal, je l'avais prévu dès notre installation au château ; il faisait même partie de mon programme, il était une des conséquences de la crise de vertu que je traversais. Ce mariage était de plus en soi quelque chose d'étrange qui souriait à mon imagination. Il n'est pas "commun" de voir une jeune fille épouser le fils du meurtrier de son père, et vous reconnaîtrez que je ne suis pas un homme vulgaire.

Le mariage se fit donc en temps et lieu. Mon fils et sa femme occupaient l'aile droite du château, la comtesse quatre chambres sur la façade ; moi, je m'étais réservé l'aile gauche où se trouvait, entre autres pièces, la chambre verte, la chambre du pendu. Depuis le "suicide" du comte, personne n'y avait pénétré. On l'avait fermée et abandonnée pour toujours ainsi qu'un lieu maudit qui pouvait porter malheur.

J'avais retrouvé au château toutes les sensations du passé ! Mes souvenirs si distincts, si vivaces déjà, avaient pris, à l'aspect de ces murs et dans la fréquentation journalière de ces objets si connus, une intensité, une puissance extraordinaires. En vérité, je les aimais, car ils me rajeunissaient de vingt-cinq ans, et ils réussissaient presque à faire du passé le présent. Aussi vivais-je très heureux ! Souvent quand tombait le soir, j'allais accomplir un pieux pèlerinage à la grotte de la Vierge ; la statue se tenait toujours debout, souriante, les bras étendus en un geste miséricordieux. Là, je passais des heures poignantes, pleines d'un charme cuisant. Peu à peu je perdais la notion du temps présent, du monde extérieur, et les "images" du passé, prenant l'apparence de "réalité," cessaient d'être des souvenirs pour devenir des actions présentes, de sensation ; que je "vivais" une seconde fois. Certes, si le souvenir de mon crime m'avait été pénible, je n'aurais eu aucune peine à le chasser, mais il me plaisait au contraire, j'avais soif de ces sensations étrangement exquises qui chez moi remplaçaient les tortures du remords. Quand elles ne venaient pas d'elles-mêmes, je les évoquais, et ce que je ne fis d'abord que par un plaisir de raffiné devint bientôt un besoin, une habitude—la seconde nature du philosophe. Par l'observation constante de légers détails, de circonstances presque invisibles, je réussissais à me procurer telle ou telle sensation de souvenir, à tel ou tel moment, au gré de ma fantaisie. Ma mémoire imaginative, "la folle du logis," cette faculté de l'intelligence si indépendante, si capricieuse, était entièrement soumise à ma volonté. D'un autre côté, je l'avoue, ma volonté était sous l'entière dépendance de ma mémoire ou plutôt, pour ne pas m'enbrouiller dans toutes ces subtilités psychiques, je n'avais plus de volonté que pour me souvenir, je n'avais plus de mémoire que pour satisfaire ma volonté. Tirez de là les conclusions que vous voudrez ; pour moi, je n'en ai jamais tiré qu'une, c'est que je vivais très heureux, vivant selon mes désirs.

Car, enfin, quand on a eu un jour de grande joie, d'immense amour, ou un jour de gloire, de triomphe superbe, le comble du bonheur n'est-il pas de le revivre, ce jour, de le revivre indéfiniment, de ne vivre que lui ? Qui soutiendra le contraire ?

Le souvenir de mon crime était pour moi une jouis-